

# Rêves d'Aborigènes

Tableaux d'écorce, chemins de terre et pigments purs... Un détour par l'Australie, où l'art est aborigène et le marché prospère. Le point, de Paris à Canberra.

Par Armelle Malvoisin

**L**ongtemps envisagée sous la seule approche ethnologique, la création aborigène sera peu à peu reconnue par les Blancs d'Australie à partir des années 1980. Quelque temps après, le monde entier découvre enfin les peintures réalisées par ces communautés lointaines. Au milieu des années 1990, l'engouement pour cet art à part donne naissance à un vrai marché international. Aujourd'hui, les plus grosses collections publiques et privées sont australiennes, mais le nombre des adeptes grandit sans cesse en Europe. En France, le marchand Baudoin Lebon organise en 1989 la première

exposition de tableaux récents des tribus Papunya et Yuendumu, l'année même où le centre Pompidou et la Grande Halle de La Villette présentent conjointement « Les magiciens de la terre », première exposition d'art contemporain réunissant en France des artistes occidentaux, africains, chinois, mexicains et australiens.

En 1991, notre galeriste parisien montre des pièces peintes par les communautés Balgo et Lajamanu. À l'époque, le marché n'est pas très porteur et « il était difficile de trouver de belles œuvres ». En 1996, Stéphane Jacob lui emboîte le pas. Cet historien d'art,

Page de droite

Johnny Warangkula Tjupurrula,  
*Bush Tucker*, 1972, peinture  
sur panneau, 75 x 80 cm (détail).  
317 000 € (Melbourne,  
26 juin 2000, Sotheby's).



Jack Kala Kala,  
*Requin balangu chassant la raie*,  
1985, pigments sur écorce, 70 x 135 cm env.

© Photo : Philippe de Formanoir / Courtesy Arts d'Australie • Stéphane Jacob, Paris



qui a travaillé en Australie, est à présent l'un des principaux promoteurs de l'art aborigène en France. Dans sa galerie privée, en appartement, au rythme de deux présentations hebdomadaires très pédagogiques, il forme de nouveaux collectionneurs. « C'est un art tellement méconnu que je n'avais pas envie de travailler dans le contexte d'une galerie traditionnelle. » Il compte une clientèle d'avocats, de financiers et de professions libérales, mais aussi d'institutions, comme le Musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie, qui lui a acheté sept œuvres. Comme Baudoin Lebon, il participe également à l'élaboration d'expositions privées ou institutionnelles partout en France. Enfin, citons Luc Berthier, directeur de l'African Muse Gallery, qui prépare, chaque fin d'année depuis trois ans, une exposition d'œuvres contemporaines aborigènes. « Dans ma galerie, je travaille à la confluence de l'art primitif et de l'art contemporain, indique-t-il. L'art aborigène est passionnant car sous des aspects très modernes, il cultive une identité qui a tendance à disparaître. On ne peut qu'y être sensible. » Du côté des enchères, la maison de vente Sotheby's est montée au créneau, en organisant à partir de 1997 des vacations spécialisées « Aboriginal Art ». Elles ont lieu une ou deux fois l'an à Melbourne sous la houlette du spécialiste Tim Klingender. En Australie, la demande est très forte et les ventes de l'auctioneer ont également un impact international puissant, notamment aux États-Unis et en Europe où les œuvres sont exposées. Martin Guesnet, le spécialiste en art contemporain de la maison Brist-Artcurial, ne cache pas

son intérêt pour ce genre de collection. Il souhaite à l'avenir encourager des créations « extra-occidentales » en ventes publiques, dans l'esprit des « Magiciens de la terre ».

#### Pigments et mythologie

Les tribus aborigènes peignent depuis des millénaires. Cet art religieux, transmis selon la tradition, prend essentiellement des formes rupestres, ou plus éphémères dans les peintures au sol ou corporelles. Afin de régénérer les pouvoirs des ancêtres mythiques (esprits, demi-dieux, animaux ou plantes qui ont bâti le monde), les artistes transcrivent en peinture les rêves reçus en héritage. Les premières créations sur toile, que s'arrachent aujourd'hui les collectionneurs, sont nées dans les années 1970, sous l'impulsion de missionnaires et d'enseignants. Si le support est nouveau, les œuvres – désormais produites pour le commerce – relèvent toujours du rite ancestral. En fonction des communautés, l'art aborigène revêt plusieurs formes. Les œuvres peintes à l'acrylique dans les régions désertiques du centre de l'Australie, selon la technique du dessin en pointillé, ont parfois de faux airs d'abstraction moderne. En fait, elles ont leur propre langage mythologique : un cercle peut symboliser une source, des lignes désigner des chemins de terre ou des cours d'eau et le « U » désigne l'homme. Par un effet de volume, le spectateur pénètre dans la toile par plans successifs. Selon les tribus s'affirment diverses sensibilités. Dans la communauté Utopia, au nord d'Alice Springs, le pointillé se décline en couleurs terre. Plus

## 3 questions à Béatrice Maubert trente-huit ans, collectionneuse

### Armelle Malvoisin > Comment avez-vous découvert l'art des Aborigènes ?

Béatrice Maubert > Il y a cinq ans, à Berne, j'ai été fascinée par la collection de cent cinquante toiles aborigènes que des amis diplomates suisses ont réunies lorsqu'ils étaient en poste à Canberra. J'ai acheté ma première peinture à l'acrylique peu de temps après, *Le Rêve de l'acacia*, de Kurt Peggy Granites, un artiste peu connu de la communauté Yuendumu, dans les environs d'Alice Springs. À part l'art d'Australie, je ne goûte pas l'art contemporain.

### De quelle façon constituez-vous votre collection ?

Le premier achat, c'est toujours un saut dans le vide. Un coup de foudre que je ne regrette pas. Mes autres acquisitions sont plus réfléchies : j'essaie de couvrir l'ensemble des communautés et je m'intéresse aux artistes reconnus et représentatifs de leur tribu d'origine. J'ai aujourd'hui dix œuvres et je continue ma collection au rythme de deux achats annuels, pour un montant moyen de 7 500 €. Je choisis plutôt de grandes toiles que je prends un plaisir incroyable à regarder tous les jours. Je m'y promène comme dans un jardin. Mes trois enfants adorent aussi. Quand je leur explique la signification des tableaux, cela les fait rêver.

### Êtes-vous déjà allée en Australie ?

Malheureusement, non, mais j'y pense. Pas seulement pour faire mon shopping de toiles. J'aimerais visiter les diverses communautés et voir les artistes peindre. Mais il faut prévoir un budget pour le voyage en famille et un budget pour les tableaux !

Propos recueillis par Armelle Malvoisin

Yalandja Owen, *Yawk Yawk*, 1997,  
pigments sur eucalyptus. Collection particulière.

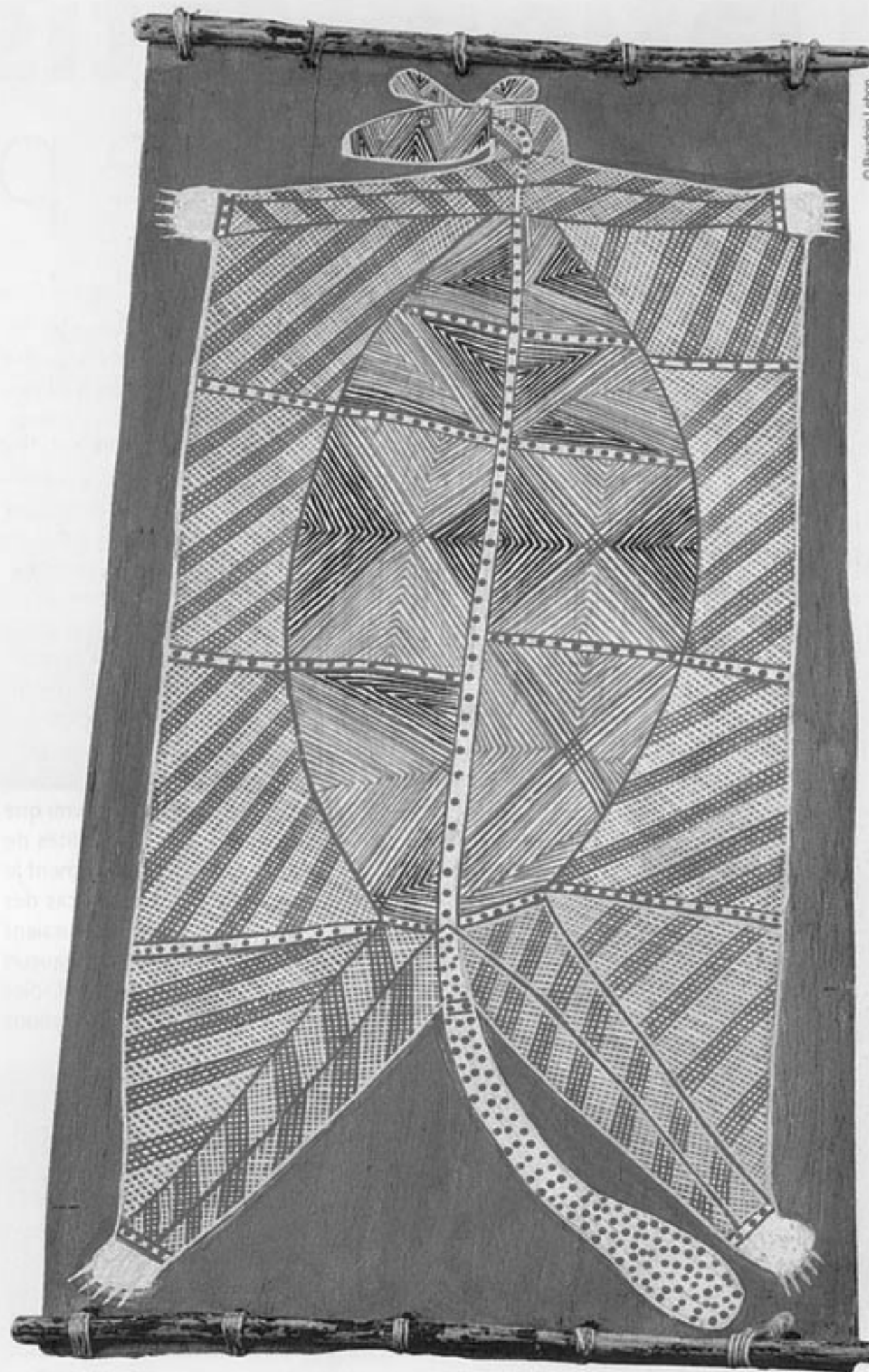
© Photo : André Morain / Courtesy Arts d'Australie • Stéphane Jacob, Paris



à l'ouest, dans la communauté Balgo, les teintes deviennent très vives. Au Kimberley, une région du nord, les pigments purs sont appliqués en aplats de couleur délimités par des points. Peints à terre, les tableaux se lisent dans n'importe quel sens, excepté ceux qui présentent des motifs figuratifs orientés. Enfin, à l'extrême nord du territoire australien, dans la terre d'Arnhem, de nombreuses communautés, telles celles de Maningrida, Yirrkala ou de Melville Island, travaillent sur des écorces d'eucalyptus et fabriquent des sculptures totems.

### Le prix du rêve

Chaque communauté possède ses bons et ses moins bons artistes, et dans l'œuvre pléthorique de chaque peintre, il est des productions d'exception comme autant de peintures de moindre qualité. D'où la disparité des prix obtenus pour chaque artiste. À Paris, Baudoin Lebon, Stéphane Jacob et Luc Berthier pratiquent des prix variant de 1 000 à 15 000 € selon la notoriété de l'artiste. « Les prix augmentent constamment, c'est maintenant qu'il faut acheter », lance Stéphane Jacob, qui redoute une dangereuse inflation liée à la mode de l'art ethnique. Pour les peintres phares – dont beaucoup sont décédés dans les quatre dernières années et que l'on retrouve surtout dans les ventes de Sotheby's –, les prix flambent. Il faut désormais compter au-delà de 15 000 € pour une grande signature ou une toile historique des années 1970. Un tableau à l'acrylique de 1990 dû à Mick Namarari Tjapaltjarri (1926-1998) a ainsi atteint 107 000 dollars australiens (69 700 €). *Kulmadja*, pigments sur toile de 1987, œuvre exécutée par Rover Thomas, est montée jusqu'à 141 100 dollars australiens (91 700 €) et *Awelye*, une toile de 1989 d'Emily Kame Kngwarreye (1910-1996), l'une des plus grandes figures de l'art aborigène, a suscité 156 500 dollars australiens (102 000 €) le 26 juin 2000, toujours chez Sotheby's. Mais le record en ventes publiques, 486 500 dollars australiens (317 000 €), est détenu par un acrylique de Johnny Warangkula Tjupurrula (1932-2001). On peut donc penser que Clifford Possum Tjapaltjarri, artiste reconnu et fort âgé, devrait voir sa cote grimper prochainement. Une de ses toiles, datée 1972, *Honey and Ceremony*, adjugée 139 250 dollars australiens (90 700 €), figurait au palmarès des meilleures enchères lors de la dernière vente de Sotheby's, le 9 juillet 2001. Au cours de la même vacation, un tableau de Rover Thomas, *All that big rain coming from top side*, 1991, s'est envolé à 778 750 dollars australiens (507 000 €), doublant son estimation haute. Pour la plupart de ces artistes, les prix ont décuplé en dix ans. Et ce n'est pas fini. Parmi d'autres valeurs sûres, citons Helicopter Tjungurrayi, Shorty Lungkarda Tjungurrayi ou encore Uta Uta Tjangala, tous peintres du désert référencés dans les principaux musées. On l'aura compris, les peintres sur écorce des terres du Nord n'ont pas la gloire des artistes sur toile. Dans ses ventes, Sotheby's leur consacre seulement une petite section. Les œuvres sur eucalyptus sont accessibles contre



© Baudoin Lebon

quelques centaines d'euros. Les plus belles d'entre elles atteignent 4 000 à 10 000 € maximum. Cet art traditionnel sur bois, aux allures primitives, séduit moins les acheteurs. Quant aux amateurs de rêve en pointillé, il leur est conseillé d'effectuer le lointain voyage en terre d'Australie. Il est dit que sur place, dans les communautés, l'art vendu directement par les aborigènes y est nettement plus accessible, jusqu'à trois fois moins cher.

Baudoin Lebon, 38, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris IV<sup>e</sup>.  
Stéphane Jacob, 179, boulevard Péreire, Paris XVII<sup>e</sup>.  
African Muse Gallery, 50, rue de l'Hôtel-de-Ville, Paris IV<sup>e</sup>.  
Sotheby's, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIII<sup>e</sup>.

Naroldol, *Flying Fox*, 1980, peinture sur écorce, 74 x 38 cm.

### À VOIR

« Autour d'Ernabella », peintures aborigènes sur toile ou sur écorce. Du 27 mars au 27 avril. Ambassade d'Australie, 4, rue Jean-Rey, Paris XV<sup>e</sup>. Et à la galerie Commynes, 17, rue Commynes, Paris III<sup>e</sup>.